



ayez bon courage. — Page 309, col. 1.

Mais Adolphe les prit sans hésitation, attira les enfants étonnés entre ses genoux, et, tout en leur disant de douces paroles, il observa et analysa les traits de leur visage, et appliqua, sans être remarqué, son oreille contre leur poitrine.

Après cet examen, il réfléchit pendant quelques instants; il fit un signe de tête pour exprimer la satisfaction qu'il éprouvait de n'avoir pas constaté de symptômes fâcheux, et murmura en lui-même :

— De l'huile de foie de morue, de l'iode, du fer, une nourriture forte, la propreté, la lumière du soleil; oui, oui, nous ferons couler dans ces veines un sang plus rouge, nous élargirons ces poumons étroits. Le fantôme de la misère et du rachitisme disparaîtra de cette chaumière.

Il se leva, et, se disposant à partir :

— Ainsi, femme, répéta-t-il demain et tous les jours, jusqu'à ce que vous soyez tous guéris, vous irez à la campagne de M. Van Horst chercher les aliments que le jardinier est chargé de vous donner. Je reviendrai demain, et j'apporterai quelque chose pour mes petits amis; je ferai en sorte que ce soit bon et j'y mettrai beaucoup de sucre. Demain, nous parlerons aussi de remettre ici un peu d'ordre et de propreté. Votre demeure est malsaine; cela doit être changé. Mais ayez bon courage, je vous aiderai. Je vous quitte, car je suis pressé; il y a d'autres malades qui m'attendent peut-être avec impatience. A demain, bonnes gens, à demain.

Il entendit les bénédictions du mari et de la femme, qui le suivaient au dehors. Une expression d'ineffable contentement brillait dans ses yeux, et il s'engagea, en se frottant les mains, dans un chemin qui traversait, en cet endroit, l'épaisse sapinière.

Après avoir marché pendant à peu près un quart d'heure, il vit venir à sa rencontre, avec des signes de grande hâte, un homme qui lui cria, dès qu'il fut à portée d'être entendu :

— Dépêchez-vous, docteur, dépêchez-vous! sinon il pourrait être trop tard.

— Que voulez-vous dire? demanda Adolphe. Je ne vous connais pas, camarade.

— Je suis le voisin du fermier Storck, répondit l'autre. Il va très-mal; voilà une heure qu'il a perdu le sentiment. D'abord, on a cru que c'était une faiblesse, et l'on a attendu, parce qu'on savait que vous deviez venir; mais à présent on est effrayé, et l'on m'a prié de courir au village pour vous chercher. Il est étrange qu'une plaie à la main puisse avoir de telles suites. Cette nuit, il a été pris d'un mal à la gorge. J'ai veillé près de son lit. Tout à coup il ne put plus avaler; ensuite, son cou est devenu si roide, qu'il ne pouvait plus remuer.

— Le tétanos! murmura Adolphe avec une terreur subite.

— Que dites-vous, monsieur? demanda l'homme étonné. Vous pâlissez!

— C'est grave, c'est très-grave, répondit le docteur. Si ce que vous me dites est vrai, le pauvre Storck serait atteint du tétanos. C'est une roideur générale des muscles qui paralyse le cœur et les poumons. Cette affection est presque aussi fatale que la mort même. Hâtons-nous; vous vous serez probablement trompé.

L'homme se tut un moment et continua à marcher, tout pensif, à côté du docteur; puis il reprit, en pressant le pas :

— Monsieur, il y a une chose que l'on vous a cachée; peut-être, si vous l'aviez su, auriez-vous prescrit d'autres remèdes que les cataplasmes, que l'on met sur toute enflure. Il faut savoir que Storck avait une vache, qui est morte de maladie. Pour n'en pas perdre entièrement le prix, il a fait venir le boucher qui demeure derrière le moulin, et, à eux deux, ils ont dépecé la bête et l'ont coupée en morceaux pour la transporter dans je ne sais quelle commune. Pendant cette opération, un éclat d'os entra sous l'ongle du doigt de Storck. Il a gardé cela quelques jours sans y faire attention, jusqu'au moment où une douleur insupportable le força de vous appeler. On n'a pas osé vous parler de la

vache malade; mais, si Storck devait mourir de cet accident, il est bien certain que le venin de la bête aurait empoisonné son sang.

Adolphe fit silencieusement un signe de doute.

— Vous ne le croyez pas, docteur? reprit l'homme. Comment se fait-il alors que le bras du boucher soit aussi affreusement enflé? Il ne s'était pourtant que légèrement égratigné.

— Certainement, mon ami, en pareille circonstance, une blessure peut causer la mort, répondit Adolphe; mais le tétanos n'est que l'effet de la vive douleur sur un système nerveux sensible. Allons, j'aperçois la maison de Storck; espérons que vous vous serez trompé sur les signes de son mal.

En entrant dans la maison du malade, Adolphe vit la femme, les enfants et la servante fondant en larmes, et ses questions obtinrent à peine une réponse. On semblait irrité contre lui. Ce fut son compagnon qui lui montra le lit sur lequel était étendu le fermier Storck.

Le docteur s'assura, par un minutieux examen, que le malade avait bien réellement quitté la terre, et il s'efforça de consoler ceux qui pleuraient cette perte douloureuse; mais ils accueillirent ses bonnes paroles avec malveillance, et paraissaient convaincus que c'était lui qui, par un traitement contraire, avait causé la mort du fermier.

On parla bien, cette fois, de la vache malade; mais on ajouta, comme pour accuser le docteur, que le boucher du moulin avait aussi reçu une blessure, qu'il s'était bien gardé d'appeler un médecin, et qu'il était encore sur pied sans craindre des suites fâcheuses, tandis que le pauvre fermier était mort si misérablement, malgré les soins d'un médecin.

Adolphe essaya encore de leur faire comprendre que le mal subit auquel le fermier avait succombé était un accident fortuit que nul ne pouvait prévoir. Ils ne voulurent rien entendre et repoussèrent ses explications avec amertume.